



**EXTRAITS DE**

**Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?**

Par William Labov  
University of Pennsylvania  
United States

Mai 2001

**Sommaire**

1. Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?
  2. Problèmes dans le recours à des jugements introspectifs
    - 2.1- Rejet en bloc des jugements des linguistes
    - 2.2- L'instabilité des dialectes idiosyncrasiques
    - 2.3- Contradictions entre les jugements introspectifs et le comportement
  3. Quelques résultats de l'observation
    - 3.1- Le facteur Q
  4. La linguistique comme entreprise commune
- Références bibliographiques

**(44 pages au total)**

---

*Note de l'éditeur:* Ce texte a été publié antérieurement en version originale anglaise chez l'éditeur Lisse - The Peter de Ridders Press – 1975 (Belgique) sous le titre: "What is a Linguistic Fact ?". A noter que dans la présente édition en français, les exemples figurent en anglais suivis de leurs équivalents en français.

*Note de la rédaction:* Nous remercions chaleureusement William Labov pour nous avoir autorisé à traduire et à publier ce texte en français. La version intégrale du texte initial en anglais est également disponible sur le site web de Marges Linguistiques: <http://www.marges-linguistiques.com> (Base de données textuelles).

Les linguistes s'accordent à penser que nous étudions la structure générale du langage, et non la compilation de faits particuliers sur les langues; notre but est de comprendre la capacité de l'humain à construire un système langagier et non de recueillir simplement le produit de ce système. Cependant, nous voulons tous que nos explications et analyses soient justes; très peu de linguistes s'intéressent à une grammaire universelle mais inexacte. À tout le moins, nos théories doivent être adaptées à n'importe quel ensemble de recueils fiables de faits sur la langue, et notre véritable intérêt est d'obtenir plus de faits fiables, même si nous ne les recueillons pas nous-mêmes. En ce sens, tous les linguistes axent leur travail sur les données, et ils s'intéressent également aux fondements empiriques de leur domaine. Certaines des différences apparentes entre les linguistes sur cette question semblent être dues à leur démarche rhétorique; d'autres semblent être de véritables différences de méthodes. Quoi qu'il en soit, il s'est développé une dichotomie courante qui conduit les observateurs extérieurs à croire, à tort, que certains linguistes s'intéressent aux fondements empiriques de leur domaine, et d'autres non.

....

...

## 1. Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?

La recherche des fondements empiriques ne peut pas être menée intelligemment si les phénomènes variables ne sont pas d'abord distingués des invariants dans les relations linguistiques. Le programme général de tous les linguistes commence par la recherche des invariants. Ainsi le postulat fondamental de la linguistique établi par Bloomfield au début de son développement reste toujours indiscutablement valable: à savoir que certains énoncés sont identiques<sup>3</sup>. Le fait fondamental de la phonétique relève naturellement de l'affirmation opposée: il n'y a pas deux énoncés véritablement semblables<sup>4</sup>. Le mode de fonctionnement fondamental de la linguistique et sa raison d'être découlent de la nécessité de résoudre cette contradiction: en principe et en fait certaines différences ne constituent pas une différence. Cette équivalence de variantes, ou variation libre, est la contrepartie du postulat fondamental. La première constatation de l'invariance est donc le point de départ de l'affirmation de types ou de catégories: par exemple, que [hænd], soit une occurrence du même type que [hæ:ˆnd], ou les petites différences de longueur, de hauteur et de nasalisation entre ces deux énoncés, ne font aucune différence du point de vue du sens linguistique. Il y a un nombre important de faits semblables, dans les langues connues, que nous nous permettons de signaler, de discuter et d'analyser sans produire d'autres preuves. Dans ce cas-là, nous trouvons ou supposons que jugement introspectif, sollicitation inductive, observation et expérience se rejoignent. Dans les études sur les langues peu connues, chaque affirmation est censée reposer sur l'analyse linguistique de nombreux faits de ce genre: nous n'exigeons pas de transcriptions phonétiques rigoureuses des énoncés, car en fait elles sont considérées comme insatisfaisantes à moins qu'elles ne s'accompagnent d'une transcription plus sommaire, parce qu'elles omettent d'inclure les faits linguistiques qui permettent d'établir si la nasalisation, l'arrondissement, la glottalisation, etc., changent quelque chose dans la langue donnée. Ainsi l'omission de données associée à la simplification de la transcription est une manière d'énoncer des faits linguistiques.

Si toute variation en restait à ce niveau superficiel, l'analyse linguistique ou les linguistes seraient inutiles. Les cas intéressants de règles invariantes comprennent des relations plus abstraites. Ainsi les voyelles nasalisées semblent s'opposer aux voyelles orales devant les occlusives sourdes dans de nombreux dialectes anglais, créant de ce fait une opposition entre [kæ:t] et [kæt]. L'analyse linguistique, selon laquelle ces nasales représentent une suite /VN/ sous-jacente, s'appuie sur deux types de faits: (a) toutes les voyelles dans cet environnement abstrait peuvent être nasalisées, et les consonnes nasales effacées, et (b) même pour celles qui se comportent toujours ainsi, ces occurrences sont perçues comme 'identiques', c'est-à-dire comme voyelle orale plus consonne nasale. Encore une fois, introspection, sollicitation inductive, et observation coïncident, et nous pouvons en discuter comme d'un fait de l'anglais.

---

<sup>3</sup> Plus précisément, "Au sein de certaines communautés, certains énoncés sont semblables ou partiellement semblables" (1926: 154).

<sup>4</sup> Bloomfield le reconnaît en principe dans le commentaire suivant : "À l'extérieur de notre science ces ressemblances sont seulement relatives; en son sein elles sont absolues. Cette vue de l'esprit n'est qu'en partie en suspens en linguistique historique."

....

Ces résultats [de l'étude des jugements introspectifs] peuvent être résumés sous trois intitulés:

1. Le rejet global des jugements des linguistes
2. L'instabilité des dialectes idiolectaux
3. Les contradictions entre introspection et comportement.

Plutôt que de passer en revue tous les travaux dans ce domaine, il vaut mieux essayer de présenter un des résultats de chaque type en détail, et renvoyer le lecteur à des études plus complètes.

## **2. Problèmes dans le recours au jugement introspectif**

### **2.1. Rejet en bloc du jugement des linguistes**

La première mention de l'instabilité des jugements d'acceptabilité a paru dans un bref rapport sur des tests de grammaticalité faits par Hill (1961). La technique de Hill a été critiquée par Chomsky, qui a suggéré qu'on pourrait vouloir en déduire une échelle de grammaticalité (1961) mais, lors de la décennie suivante, presque aucun article ne fut publié sur ce problème<sup>14</sup>. Par ailleurs, les quelques études sur le sujet ont enregistré une très grande variation dans les réponses, ainsi que des écarts considérables par rapport aux jugements portés par les linguistes dans leurs publications.

Dans son texte de 1970, Langendoen rapporte les réponses de 46 enseignants d'école secondaire à un questionnaire sur des tags interrogatifs; leurs réponses concernant 91 phrases ont montré une remarquable variabilité. Lehiste a soumis la même liste à 46 personnes bilingues estonien-anglais; elle s'attendait à établir que les bilingues plus jeunes étaient plus près des locuteurs natifs de Langendoen; en fait, elle a découvert, à sa grande surprise, que le degré de variation, même chez les bilingues plus âgés, n'était pas plus important que celui des locuteurs natifs (1970).

Lehiste en a conclu que ses données remettaient sérieusement en question la notion selon laquelle la grammaticalité peut être déterminée en faisant appel aux savoirs intuitifs de locuteurs natifs. Wedge et Hingemann (1971) ont soumis un test semblable à 12 étudiants en linguistique et 32 informateurs naïfs. Ils ont relevé le même degré de variation chez les sujets naïfs, qui s'écartaient encore plus des enseignants anglais que les étudiants en linguistique. Ils ont suggéré cependant que la majeure partie de cette différence pouvait être réduite à une distribution bi-modale des réponses: les enseignants semblent préférer les réponses conformes au bon usage tandis que les sujets naïfs préfèrent les "réponses notionnelles".

Tous ces résultats soulèvent la question suivante: qu'arriverait-il si un échantillon donné de jugements de linguistes sur la grammaticalité était soumis à une population d'origine diverse? L'étude la plus systématique de ce type a été menée par Spencer (1973). Elle a testé 150 phrases tirées d'études syntaxiques de Perlmutter, Carlotta Smith, Postal, Ross, Rosenbaum et R. Lakoff auprès de 60 juges: 20 étudiants diplômés en linguistique, 20 autres étudiants diplômés et 20 personnes de la ville du Collège d'État. Le tableau 1 montre le nombre de phrases

---

<sup>14</sup> Des études à grande échelle sur les jugements d'acceptabilité ont été entreprises en Angleterre par Quirk et Svartvik (1966) et Greenbaum et Quirk (1970); ces études ont mis au point d'autres techniques pour tester la compétence linguistique. Mais l'organisation du matériel testé ne semblait pas pertinente au regard des questions soulevées par la théorie américaine.

testées pour chaque auteur; les colonnes 2 et 3 montrent le nombre de phrases où il n'y eut pas d'accord chez les sujets naïfs lorsque les phrases étaient présentées dans un ordre aléatoire, et lorsque les phrases étaient présentées dans l'ordre prévu dans l'article source; les colonnes 4 et 5 montrent les différences chez les étudiants diplômés (non-naïfs) en linguistique, lors de présentations au hasard ou dans l'ordre prévu. 'Désaccord' signifie que sur une échelle d'acceptabilité à quatre niveaux, moins de la moitié des sujets ont des jugements compris dans la moitié positive de l'échelle d'acceptabilité à quatre niveaux, si le linguiste avait accepté la phrase, et moins de la moitié des jugements portés sur la moitié négative de l'échelle s'il l'avait refusée. La colonne suivante a pour titre 'certains < 50%': c'est le nombre de phrases sur lequel il n'y a pas eu d'accord dans au moins l'un des trois sous-groupes de 20 sujets. Ce fut le cas pour 40% des 150 phrases. La dernière colonne montre les jugements avec lesquels les trois sous-groupes étaient en désaccord. 29 des 150 phrases ont été catégoriquement rejetées par cet ensemble de 60 juges. Au vu de tous ces résultats, il devient clair qu'aucun linguiste n'a fait mieux ou pire que les autres dans ce domaine.

**Tableau 1**

Les désaccords de sujets naïfs et non naïfs avec les jugements de six linguistes sur la grammaticalité (tiré de Spencer, 1973).

			D	E	S	A	C	C	O	R	D
	Nombre de phrases	Naïfs au hasard	Naïfs en ordre	Non-naïfs au hasard	Non-naïfs au hasard	Non-naïfs au hasard	Non-naïfs au hasard	Non-naïfs au hasard	Non-naïfs au hasard	Certains < 50 %	Tous < 50 %
Perlmutter	30	7	8	5	5	10	3				
C. Smith	30	15	14	13	11	17	10				
Postal	30	10	7	7	7	10	7				
Ross	30	8	9	8	8	10	5				
Rosenbaum	23	5	4	4	6	9	1				
R. Lakoff	7	4	3	4	3	4	3				
	<b>150</b>	<b>49</b>	<b>44</b>	<b>41</b>	<b>40</b>	<b>61</b>	<b>29</b>				
%		32	29	27	26	40	20				
Nombre de sujets		40	40	20	20						

Les études de ce genre ne sont pas fréquentes; comme nous l'avons déjà souligné, la logique sous-jacente à la recherche linguistique suppose le consensus plutôt que de chercher à le tester. Mais aucune étude à ce jour n'obtient de résultats radicalement différents de ceux évoqués ci-dessus. À l'heure actuelle, aucun résultat ne permet d'entretenir l'espoir que les jugements introspectifs des linguistes soient fiables, reproductibles ou généralisables dans leur application au langage de la communauté. Il faut donc se demander quelles sont les conséquences de ces faits pour les théories linguistiques qui sont fondées sur de tels jugements. Trois possibilités distinctes existent : (a) les désaccords se limitent à des exemples anecdotiques et redondants, (b) les désaccords se répartissent au hasard dans le texte, et (c) les désaccords sont réservés à des exemples critiques. Spencer ne s'est pas occupé de répondre à cette question, et ce n'est que récemment que l'on a commencé à analyser la structure des arguments syntaxiques de façon à répondre à cette question.

On trouve des cas de (a), où des linguistes produisent des jugements idiosyncrasiques qui ne sont pas importants dans leur raisonnement. Soit les exemples suivants fournis par Chomsky (1973: 259):

- (6) (a) We received plans to kill Bill. (Nous avons reçu des projets pour tuer Bill)  
 (b) We received plans to kill each other. (Nous avons reçu des projets pour nous entre-tuer)  
 (c) We received plans to kill me. (Nous avons reçu des projets pour me tuer)

Même ceux qui sont tout à fait au courant des "Conditions pour les transformations" auront de la difficulté à deviner laquelle de ces trois phrases comporte un astérisque dans le texte original. Il ne s'agit pas de (c), que la grande majorité des juges naïfs choisissent, mais plutôt de (b). Il a été impossible de trouver chez les linguistes ou la population en général le moindre appui pour ce jugement<sup>15</sup>. Mais ces exemples ne jouent pas de rôle central dans le raisonnement: ils ne représentent que l'un des divers exemples qui viennent appuyer un peu plus la "condition spécifiée du sujet" en montrant qu'on peut y avoir recours pour remplacer certaines conventions. Si Chomsky a tort sur ce point, son raisonnement principal n'en est pas affecté sérieusement.

Cependant, le modèle du raisonnement syntaxique dans la tradition générativiste attire souvent l'attention sur des désaccords critiques plutôt que fortuits, puisque nous sommes poussés à tester nos règles en examinant leur application dans des combinaisons de contextes de plus en plus intriquées; l'acceptabilité de types de phrases complexes devient fréquemment l'argument décisif à la base d'une conclusion théorique. Nous avons examiné dans cette perspective "Les antécédents absents" de Grinder et Postal (1971), qui pensaient avoir trouvé les arguments décisifs pour résoudre le débat entre la sémantique générativiste et les théories interprétatives de la syntaxe. Or, bon nombre des arguments de Grinder et Postal sont corrélés et ne sont pas individuellement décisifs; pourtant eux-mêmes ont retenu comme données critiques un type de phrases qui a été accepté par Chomsky et rejeté par eux :

(7) John didn't leave until midnight, but Bill did. (John n'est pas parti avant minuit mais Bill si)

Nos propres recherches sur l'acceptabilité n'ont pu fournir aucun appui convaincant à la position de Grinder et Postal ni de la part des linguistes ni avec d'autres locuteurs; pourtant, à leurs yeux, leur position n'est pas affaiblie pour autant, puisqu'ils affirment que des réponses aussi variées révèlent des différences dialectales; ils croient par ailleurs que leur propre théorie est supérieure puisqu'elle permet d'expliquer de telles différences. Bien plus, ils soutiennent que l'on doit s'intéresser aux faits de variation. Ils constituent en effet le type de données le plus précieux pour la théorie syntaxique puisqu'ils offrent l'avantage d'être un test plus puissant de l'adéquation explicative que les faits de n'importe quel dialecte. Il est temps de passer au second volet de la recherche, à savoir la stabilité des dialectes syntaxiques.

## **2.2 L'instabilité des dialectes idiosyncrasiques**

Parmi les dialectes syntaxiques dont on a débattu récemment et qu'on a envisagés comme étant des preuves de la théorie linguistique, on trouve les dialectes de renvois (cross-over), cités par Postal (1968), les dialectes à quantificateurs étudiés par Carden (1970, 1973b) et Lakoff (1971), et les dialectes de suppression de propositions subordonnées analysés par Elliott, Legum et Thompson (1969). Il s'agit toujours de dialectes idiosyncrasiques ou idiolectaux, en ce sens qu'ils révèlent une distribution sociale prévisible: frères et soeurs, amis et ennemis sont tout aussi à même d'utiliser l'un ou l'autre de ces dialectes. Ceux qui ont été le plus soigneusement examinés sont les dialectes NEG-Q et NEG-V, étudiés par Carden (1970) et Heringer (1970) ainsi que par notre groupe de recherche

---

<sup>15</sup> Ces phrases ont été incluses dans une petite enquête portant sur 19 locuteurs qui n'étaient pas au courant des enjeux théoriques en question; cette enquête utilisait une échelle d'acceptabilité à quatre niveaux. Un seul des 19 locuteurs a reproduit le *pattern* de réponse de Chomsky en notant (6b) moins bon que (6a) et (6c). Neuf locuteurs ont estimé que (6a) était semblable à (6b) et que (6c) était moins bon; les sept autres locuteurs ont trouvé affirmé que les trois phrases étaient semblables. Dans une autre étude auprès de 20 locuteurs, personne n'est arrivé aux mêmes conclusions que Chomsky, qui estimait (6b) inacceptable ou pire que (6c).

(Labov, 1972a, 1972c, Baltin 1974). On dit de ces dialectes qu'ils sont différents quand il s'agit d'interpréter des phrases telles que:

(8) All the boys didn't leave. (Tous les garçons ne sont pas partis)

Dans le dialecte NEG-Q, la structure de surface est la négation de la proposition selon laquelle *all the boys left* (tous les garçons sont partis)  $\sim (x, p(x))$ , ce qui équivaut à *Not all the boys left* (Pas tous les garçons sont partis); par conséquent (7) ne peut pas être interprété ainsi : *None of the boys left* (Aucun des garçons n'est parti),  $x (\sim p(x))$ . Il est probable que le dialecte NEG-Q a une règle obligatoire qui attire la négation au quantificateur lorsqu'il modifie le prédicat inférieur; et il est également probable que le dialecte NEG-V interdit catégoriquement d'abaisser la négation à la position pré-verbale lorsqu'il s'agit du prédicat supérieur dans la phrase<sup>16</sup>.

La situation normale, répétée dans de nombreuses études montre qu'entre 70 et 90% de la population ont des réponses NEG-Q dans leur idiolecte. Mais des études plus poussées incluant des tests répétés et de nouvelles techniques montrent qu'un nombre croissant de sujets peut voir les deux possibilités et former un troisième dialecte AMB(igu) (Heringger, 1970). En fait, une série d'expériences menées par notre groupe de recherche montre que les dialectes purement NEG-Q ou NEG-V n'existent peut-être pas puisqu'il est possible de déclencher l'interprétation NEG-V chez presque tout le monde en utilisant la bonne technique (Labov, 1972a: 193-7). Maintenant, nous voudrions présenter une technique issue d'une recherche récente permettant de démontrer que tous les locuteurs ont des compétences NEG-V dans leurs grammaires particulières. Hindle a en effet soumis à des sujets la figure 1 et leur a posé la question suivante:

(9) If all the squares were triangles, then all the figures would not have four sides. True or false ?  
(Si tous les carrés étaient des triangles, alors toutes les figures n'auraient pas quatre côtés. Vrai ou faux ?)

### Problèmes dans l'usage des jugements introspectifs

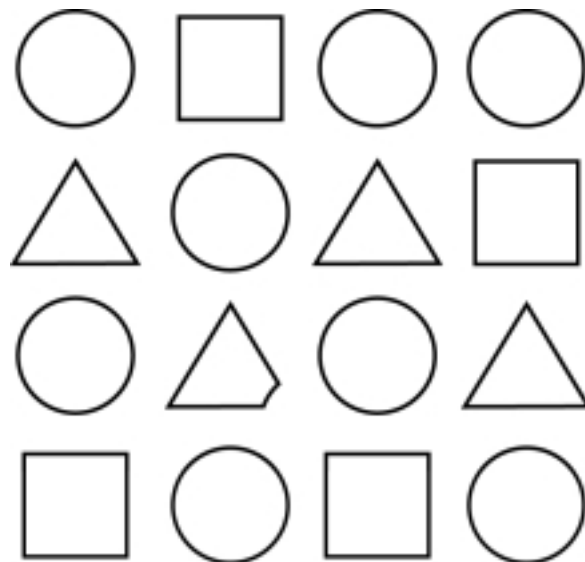


Fig.1

<sup>16</sup> L'état des connaissances en ce qui concerne les contraintes sur l'attraction de la négation au quantificateur relatives au premier cas est bien plus avancé que dans le second cas, qui a trait aux conditions de l'abaissement de la négation; il y a de nombreuses contraintes particulières sur cette règle qui sont peu comprises.

Cette question exige un raisonnement NEG-V, puisqu'avec l'interprétation NEG-Q, à savoir *Pas toutes les figures ont quatre côtés*, l'hypothèse est non pertinente, et cela que les carrés soient ou non changés en triangles. Vingt-trois des vingt-quatre sujets ont répondu d'une façon qui montrait qu'inconsciemment ils utilisaient l'interprétation sémantique NEG-V<sup>17</sup>. Ces résultats mettent sérieusement en doute la possibilité que de tels dialectes idiosyncrasiques fassent vraiment partie de la grammaire anglaise. D'autres raisons de mettre en question ces dialectes ont émergé de nos autres études sur l'attraction de la négation vers les quantificateurs. Les résultats ont en effet révélé qu'il y avait un gradient régulier de l'attraction aux quantificateurs, le plus fort s'établissant avec *any* (*n'importe lequel*), tandis que *each* et *every* (*chaque*) présentent une attraction moins forte et que *all* (*tous*) établit l'attraction la plus faible des trois ; le tableau 2 montre deux de ces résultats. Cependant pour un vrai dialecte NEG-V, (10a) serait tout aussi mauvais que (10b):

- (10) (a) All of the boys didn't leave. (Tous les garçons ne sont pas partis)  
 (b) Any of the boys didn't leave. (N'importe lequel des garçons n'est pas parti)

et l'attraction à la négation serait tout aussi forte pour *tous* que pour *n'importe lequel*.

**Tableau 2**  
 Deux études sur la force de l'attraction de la négation  
 aux quantificateurs universels.

(1) Phrases:

All the men didn't arrive. (Tous les hommes ne sont pas arrivés)  
 Every man didn't arrive. (Chaque homme n'est pas arrivé)  
 Each of the men didn't leave. (Chacun des hommes n'est pas parti)  
 Anybody didn't arrive. (Chacun n'est pas arrivé)

Quantificateur	Grammaticalité					Moyenne
	1	2	3	4	N	
all	8	10	1		19	1,6
every	4	6	7	2	19	2,4
each	2	2	6	9	19	3,1
any	1	1	5	12	19	3,5

- Échelle 4 = Aucun locuteur natif ne le dirait.  
 3 = On pourrait concevoir que d'autres locuteurs natifs puissent le dire  
 2 = Bizarre, mais il est concevable qu'on le dise  
 1 = On le dirait sans hésiter

(2) Phrases:

All the boys didn't go there. (Tous les garçons ne sont pas allés là)  
 Every one of the boys didn't go there. (Chaque garçon n'est pas allé là)  
 Each of the boys didn't go there. (Chacun des garçons n'est pas allé là)  
 Any of the boys didn't go there. (Aucun des garçons n'est pas allé là)

Quantificateur	Grammaticalité					Moyenne
	1	2	3	4	N	
all	7	14	2	1	24	1,8
every	3	9	9	3	24	2,5
each	3	7	10	4	24	2,7
any	0	2	11	?	24	3,4

- Echelle 4 = Seul un étranger dirait une chose pareille  
 3 = Peut-être que des locuteurs diraient ça en anglais mais je ne l'ai jamais entendu  
 2 = Certains le diraient, d'autres non  
 1 = Quiconque élevé dans la langue anglaise le dirait spontanément

<sup>17</sup> Le même locuteur qui a répondu d'une manière différente n'a pas eu non plus de réaction NEG-V au syllogisme suivant : "Tous les hommes n'ont pas trois bras; John est un homme; par conséquent John\_\_\_\_\_"

.....

*Contraste avec les dialectes géographiques et sociaux.* Nous pouvons mieux évaluer ces découvertes sur les dialectes idiosyncrasiques en les opposant aux résultats de recherches sur les dialectes qui ont une base géographique ou sociale. Ce sont des dialectes qui s'inscrivent dans le principe de densité locale : l'hypothèse de Bloomfield selon laquelle les différences linguistiques cohérentes sont générées par des différences de *patterns* de communication (1927:326-8, 340). La plupart des études dialectales utilisent une technique de sollicitation inductive comme nous l'avons déjà indiqué; d'autres incluent l'observation directe de la parole (Labov, Cohen, Robins and Lewis 1968; Labov 1972b; Shuy, Wolfram and Riley 1966; Wolfram 1969). Mais il est également possible d'étudier les dialectes sociaux et géographiques grâce à la sollicitation de jugements d'acceptabilité et d'interprétation sémantique. Dans nos recherches sur la possibilité d'existence de grammaires pan-dialectales nous avons soumis des locuteurs d'une région du pays à des *patterns* syntaxiques qu'ils n'utilisent pas eux-mêmes pour voir s'il n'y a pas lieu d'inclure ces *patterns* comme règles potentielles de leur grammaire. Nous avons ensuite testé la reconnaissance des nouvelles formes comme phrases grammaticales de l'anglais, l'interprétation sémantique appropriée, la capacité de prédire d'autres formes, et la connaissance du statut sociolinguistique (Labov 1972c). Rickford a pour sa part étudié les réactions des Blancs et des Noirs au *been* accentué du dialecte anglais noir vernaculaire [dorénavant ANV], comme dans:

(15) She been married. (elle été mariée)

En réponse à la question, "Est-elle encore mariée ?" 68% des sujets blancs ont répondu "non"; ils estimaient que cette phrase était un dérivé de l'élision du 's de *she's been married*. 92% des locuteurs noirs ont pour leur part correctement répondu "oui", puisque ce *been* accentué a dans ANV le sens de "présent parfait à distance", décrivant des événements qui étaient vrais dans le passé et continuent à l'être dans le présent. Tous ces résultats convergent vers une différence dialectale cohérente.

Nous avons aussi étudié les réactions des locuteurs au dialecte à *anymore* positif dans cinq régions différentes du pays (Labov 1972c). Les sujets ont été soumis à des phrases telles que :

(16) John is smoking a lot any more. (John fume beaucoup ces jours-ci)

Parmi la (ou les) tâches qu'on leur demandait d'effectuer, ils devaient spécifier l'une des trois interprétations sémantiques, définissant le mieux l'interprétation d'*anymore* parmi "encore", "négatif" ou "ces jours-ci". Dans nos premières séries de tests, 111 des 121 sujets de New York, de l'Est de la Nouvelle Angleterre et du Sud ont choisi les sens erronés 'négatif' ou 'encore'. Les sujets du Midwest, où cette forme est fréquente, ont donné la réponse juste, 'ces jours-ci', dans 31 des cas sur 37.<sup>26</sup> Ces données étaient en accord avec les autres réponses qui montraient que le *anymore*

---

<sup>26</sup> 'Juste' signifie que les locuteurs ont utilisé un *pattern* cohérent dans l'usage, et que leur accord était complet quant à la signification des phrases et l'étiquetage de la forme. Nous n'avons encore pas trouvé d'exemple d'utilisation spontanée d'*anymore* positif signifiant 'encore' ou ne correspondant pas à 'ces jours-ci'. Cependant, il faut également noter qu'il y a encore beaucoup à dire sur les nuances de sens de signification plus subtiles de cette forme qui la différencient de la traduction 'ces jours-ci'.



positif est une règle de grammaire caractéristique du Midwest, absente dans tout le Nord et sur la côte sud. D'autre part nous avons obtenu régulièrement environ 60% de "ces jours-ci" à Philadelphie, ce qui nous avait d'abord conduit à croire que le *anymore* positif était distribué de façon variable, presque idiosyncrasique, dans la ville - vraisemblablement à la limite de l'aire d'emploi d'*anymore*. Mais dans une série d'études plus tardives menées plus tard par Hindle (1974), où les techniques de sollicitation étaient considérablement perfectionnées<sup>27</sup>, le pourcentage de réponses a démontré que la connaissance de *anymore* croissait jusqu'à un niveau de 87,5 % :

		<i>Sujets de Philadelphie</i> <i>% de réponse correctes</i>
Q-SCOM-1	(1972)	61
Q-SCOM-11	(1972)	67
Q-SCOM-111	(1972)	59
Q-QUAN-1	(1973)	50
Q-ANY-1	(1973)	62.5
Q-TEL	(1974)	87.5

Grâce à cette autre preuve plus convaincante (voir ci-dessous), nous sommes parvenus à la conclusion provisoire suivante: la règle du *anymore* positif est uniforme à Philadelphie, et presque tous les locuteurs possèdent cette forme dans leur compétence. De plus il semble maintenant que la distribution des *anymore* positifs corresponde précisément à la région du Midland que Kurath a isolé à partir d'un échantillonnage lexical (Kurath 1939).

Les études dialectales qui ont une base géographique ou sociale solide suivent ainsi, on le voit bien, la direction opposée des études de dialectes idiosyncrasiques. L'étude des différences qui se situent réellement dans le domaine des *patterns* communicatifs, permet, à chaque étape, d'éclaircir le *pattern*, et montre que tous les membres de la communauté langagière ont accès au même ensemble de normes interprétatives, même s'ils n'utilisent pas eux-mêmes toutes les formes.<sup>28</sup> Dans l'étude des dialectes idiosyncrasiques, chaque étape amène à douter de la réalité linguistique des déclarations. Il semble très vraisemblable que la plupart des dialectes idiosyncrasiques proposés jusqu'à maintenant soient des artefacts de la situation de sollicitation. Les dialectes idiosyncrasiques existent peut-être: mais la charge de la preuve en incombe clairement à ceux qui en proposent l'existence. En attendant que des preuves plus solides soient fournies par ceux qui n'ont aucune théorie à défendre dans le domaine, la position la plus raisonnable est de supposer que de tels dialectes n'existent pas.

*Est-il possible de se fier à des cas évidents?* Confronté à la situation qui vient tout juste d'être soulignée, il semble que la meilleure solution soit de se fier au principe établi par Chomsky au tout début de notre seconde période. Il faut éviter les jugements idiosyncrasiques, et construire la théorie sur des données qui ne sont pas sujettes à des questions aussi sérieuses. Il serait préférable de citer de nouveau cette déclaration en entier (1957 : 14) :

... dans le but de fixer les objectifs de la grammaire de manière significative il suffit d'admettre une connaissance partielle des phrases et des non-phrases. Cela veut dire que nous pouvons supposer pour cet exposé que certaines suites de phonèmes sont sans aucun doute des phrases et que certaines autres séquences sont sans aucun doute des non-phrases. Dans bien des cas intermédiaires nous devons être prêts à laisser la grammaire décider elle-même, lorsqu'elle sera construite de la façon la plus simple de sorte qu'elle

<sup>27</sup> Un des traits de méthode les plus importants réside dans la nécessité de s'assurer que les phrases expriment une plainte. Guy Lowman s'est aussi rendu compte de l'importance de ce trait, quand il a commencé à étudier les réactions à *anymore* dans la région du Midland au cours de son travail sur l'Atlas Linguistique. Ses résultats ont été plus cohérents quand il est passé à des phrases où le locuteur se plaignait : *Farmers are pretty scarce around here anymore* (*Les fermiers sont plutôt rares ici ces derniers temps*). (Raven McDavid nous a communiqué cette information)

<sup>28</sup> L'accord sur les normes interprétatives a servi de point de départ à la définition de la communauté linguistique depuis l'étude de New York (Labov 1966).

inclue les phrases évidentes et exclue les non-phrases évidentes. ... Un certain nombre de cas évidents fournira alors un critère d'adéquation pour n'importe quelle grammaire particulière.

En réponse à la question, "Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?", il semblerait que ces cas évidents sont les faits que nous recherchons, et que les cas incertains ne le sont pas. Beaucoup de linguistes utilisent le mot "fait" pour référer à n'importe lequel de leurs propres jugements sur la grammaticalité. Mais Chomsky, quant à lui, n'a jamais eu l'intention d'accepter de tels jugements comme des données bien établies. Quand il a insisté sur le fait que les intuitions des locuteurs natifs étaient le premier sujet d'intérêt de la linguistique, il a aussitôt mis les linguistes en garde (1964:939) :

Ce n'est pas que ces jugements introspectifs soient sacrosaints et au-dessus de tout soupçon. Au contraire, leur correction peut être contestée ou soutenue de différentes manières, dont certaines de façon plutôt indirecte. La cohérence chez les locuteurs issus d'un même milieu, et la cohérence d'un locuteur particulier en différentes occasions est une information pertinente.

La "cohérence chez les locuteurs issus d'un même milieu" est d'un intérêt vital dans la distinction entre véritables dialectes et artefacts de la sollicitation. C'est l'absence d'une telle cohérence qui a mené Lehiste à douter de la valeur des réponses intuitives aux tags interrogatifs. C'est aussi la cohérence qui nous a amené à accepter les différences entre Blancs et Noirs dans le système du temps et de l'aspect. C'est d'ailleurs le manque de cohérence entre expérimentations répétées qui constitua la plus grande faiblesse des prises de positions au sujet des dialectes idiosyncrasiques. La position prudente adoptée dans le texte cité ci-dessus est aussi caractéristique de la manière dont Chomsky réagissait envers les jugements grammaticaux, et, à cet égard, il doit être cité comme illustrant les pratiques scientifiques les plus rigoureuses.

Quand il n'a aucune raison de douter des jugements qu'il a émis, Chomsky en parle comme de faits ou de données (e.g., 1973:241 et passim). Quand il n'est pas vraiment certain, il peut évoquer "des différences apparentes du degré d'acceptabilité". Dans d'autres cas, il peut franchement avouer son incertitude. Bien que sa règle prévoie l'acceptabilité de *I saw a picture of me hanging on the wall*, il admet que "[s]es jugements sont incertains dans ces cas-là" (1973:251). Voilà un exemple d'un cas incertain, qui devrait vraisemblablement être réglé à l'aide des cas évidents qui l'entourent.<sup>29</sup> Chomsky estime souvent nécessaire de discuter de phrases qui sont intermédiaires quant à leur grammaticalité, et de tous les cas qui ne sont pas évidents. *The men are each easy for the other to please* (*Les hommes sont chacun faciles pour les autres à satisfaire*) semble à Chomsky aussi acceptable que *Each of the men is easy for the others to please* (*Chaque homme est facile pour les autres à satisfaire*), et meilleur que *\*The men are easy for each other to please* (*\*Les hommes sont faciles pour les uns les autres à satisfaire*). Chomsky utilise le qualifieur "me semble" pour les deux premiers cas, et les signale comme cas douteux, mais procède autrement dans les phrases suivantes :

(17) I ordered the boys to have each finished the work by noon.

(J'ai ordonné aux garçons d'avoir tous fini le travail à midi)

(18) \*I promised the boys to have each finished the work by noon.

(\*J'ai promis aux garçons d'avoir tous fini le travail à midi)

où la première est acceptée et la seconde marquée d'un astérisque sans plus de commentaire.<sup>30</sup>

---

<sup>29</sup> Ce pourrait être aussi le cas de (6a, b, c), si un *pattern* évident se trouvait dans les phrases environnantes. Voir note de bas de page 15, ci-dessus.

<sup>30</sup> L'étude à laquelle il est fait allusion dans la discussion sur (6a, b, c) ci-dessus, comprend aussi (17) et (18). Les réponses concernant ces deux phrases ne s'opposaient pas aux jugements de Chomsky d'une manière aussi tranchée que dans le premier cas; sept des dix-neuf locuteurs étaient d'accord avec lui pour dire que (18) était pire que (17); huit les jugeaient semblables; et quatre adoptaient la réaction inverse à celle de Chomsky. Il ne s'agit donc pas d'un cas évident.

Il y a des cas où Chomsky admet franchement l'incertitude, mais où il plaide néanmoins en faveur de la justesse des jugements. Ainsi, dans le cas de (6a, b, c) cité précédemment, *We received plans to kill Bill/each other/me*, Chomsky dit que "Les jugements sont quelque peu incertains, mais il me semble que les conclusions sont justes". *Quelque peu incertains* est peut-être l'équivalent de ?\* dans la terminologie de Ross, et cohérent avec la suggestion de Chomsky, en 1961, d'une échelle de grammaticalité, mais les bases sur lesquelles Chomsky affirme qu' "il semble que les conclusions sont justes" ne sont cependant pas du tout claires. En effet, il est difficile de confirmer la décision de mettre un astérisque devant *I've received plans to kill each other*, en recourant à l'opinion d'autres locuteurs. Quelle autre preuve en dehors de ces jugements incertains peut-elle exister ? Il s'agit peut-être d'un cas supplémentaire du point soulevé dans la discussion de 1964 sur les données (p.939):

La possibilité de bâtir une théorie systématique et générale qui rende compte de ces observations est aussi un facteur à considérer lors de l'évaluation de la justesse probable des observations particulières

Dans ce cas les jugements sur l'acceptabilité ne sont pas des données premières mais des 'conclusions' fondées sur l'observation que la Condition du Sujet Spécifique, appliquée à chaque mouvement, peut les prédire.<sup>31</sup>

Quand Chomsky se trouve devant des désaccords sur les intuitions, il note fréquemment le fait : par exemple, en discutant de *our election of John* (acceptable) vs. *our election of John president* (inacceptable), il remarque, que "les réactions face à ces phrases varient légèrement : [celles-ci] représentent mes jugements" (1973). Il continue alors, "Etant donné de telles données. " Les données auxquelles Chomsky se réfère n'ont rien à voir avec le fait que les réactions varient, mais plutôt avec le fait qu'il s'agisse de ses propres jugements, sur la seule base desquels il continue à discuter. Ainsi, à plus d'une occasion, Chomsky lui-même n'a pas été capable de fonder son argumentation sur des "cas évidents", mais il a plutôt découvert que la logique de la recherche le forçait à exclure des données ceux qui étaient en désaccord avec lui.

Quand Chomsky rencontre des désaccords de la part de ceux qui ont un point de vue théorique opposé au sien, il ne trouve pas nécessaire d'accepter leurs jugements comme des données qu'il ait à prendre en compte. Leurs introspections sont appelées des 'déclarations factuelles' plutôt que des faits. Dans "Some empirical issues ..." (Quelques problèmes empiriques ...) Chomsky examine les arguments de Lakoff en faveur de l'existence d'un verbe abstrait sous-jacent à 'persuade' (persuader)<sup>32</sup>. Il rapporte les interprétations sémantiques de Lakoff de *I persuaded/dissuaded John (not) to date any girls* dans une phrase commençant par " De la façon dont Lakoff interprète les faits ..." Ainsi, les intuitions de Lakoff ne sont pas des faits, mais seulement des interprétations de faits. Chomsky conclut sa démonstration en disant "Les jugements concernant ces cas peuvent difficilement être très solides, mais je ne vois aucune raison d'accepter ces déclarations factuelles. "

L'extrême prudence de Chomsky envers le jugement introspectif de ceux qui sont en désaccord avec lui sur le plan théorique peut être justifiée à la lumière de la tendance bien connue des idées préconçues qui affectent le jugement. En effet la procédure élaborée de double anonymat issue de l'expérimentation clinique est fondée sur la découverte que si quelqu'un sait ce que les résultats d'une expérience sont supposés être, il aura une forte tendance à les faire apparaître de cette façon

<sup>31</sup> Bien que plusieurs observateurs estiment qu'il s'agit d'une procédure circulaire, on se doit de souligner que Chomsky la défend explicitement comme scientifique dans la référence citée.

<sup>32</sup> Le problème concerne les jugements introspectifs de Lakoff selon lesquels *persuader* suivi d'un complément positif permet que l'interprétation en *plusieurs* soit considérée comme le prédicat de plus haut niveau, tandis que lorsqu'il est suivi d'un complément négatif, cette interprétation est inacceptable ("There are many girls that I persuaded John not to date"). *Dissuader* démontre sa composition sous-jacente de la même manière que *persuader* + négation en partageant cette propriété même quand le complément est positif.

(Rosenthal 1966). Demander un jugement introspectif sur l'acceptabilité des phrases est une expérience, bien que peu maîtrisée, et elle est bien sûr sujette à l'effet de l'expérimentateur.

Il nous semble que Chomsky a plutôt raison de refuser d'accepter les jugements de Lakoff au sujet de *persuader* comme preuve, puisque Lakoff n'a pas pu s'empêcher d'être influencé par l'approche de la sémantique générative sur la question. Encore une fois, nous pouvons voir que la position conservatrice de Chomsky sur les données offre un excellent exemple à suivre pour améliorer les fondations empiriques de la linguistique. Il s'ensuit tout aussi naturellement que Chomsky ne devrait pas accepter ses propres jugements comme des preuves de ceci ou de tout autre sujet où il a établi une position théorique. Bien sûr, il est difficile pour quiconque de franchir cette étape, puisqu'il est naturel de croire que l'effet de l'expérimentateur s'applique aux autres mais pas à soi-même.

L'expérimentateur ne peut évaluer lui-même l'effet de l'expérimentateur dans son propre cas : s'il le pouvait, l'effet n'existerait pas. J'ai débattu de cette question dans un grand nombre d'universités à travers le pays, et j'ai découvert que la plupart des linguistes qui sont engagés dans l'étude de leurs jugements introspectifs ont le sentiment que l'influence de leur théorie sur leurs jugements est un problème mineur tout au plus. Pour autant que je sache, leur confiance n'a aucun fondement. Il est assez vrai que la plupart des linguistes aimeraient éviter d'utiliser des phrases contestées ou incertaines comme preuves; mais les études de Spencer et toutes les autres recherches montrent que personne n'a encore été capable de le faire. Un des exemples les plus spectaculaires de l'effet de l'expérimentateur peut être trouvé dans les sections finales des "Antécédents Manquants" de Grinder et Postal. Ainsi qu'il a été mentionné précédemment, les auteurs ont trouvé en (6) un type de phrase critique que Chomsky avait accepté et qu'ils rejetaient. Ils qualifient l'argument de Chomsky de "trompeur et aberrant" puisqu'ils ont pour leur part trouvé que 9 sujets sur les 10 qu'ils ont interrogés étaient d'accord avec eux. Un linguiste de l'UCLA m'a écrit que dans un débat sur le sujet avec 30 étudiants, une majorité appréciable était d'accord avec Chomsky (M. Kac, communication personnelle). Or, la position théorique dominante de l'UCLA à l'époque utilisait la position interprétative de Chomsky attaquée par Grinder et Postal.

*Que doit-on faire ?* Le problème souligné semble assez sérieux. Il a une incidence sur chaque linguiste individuellement: personne ne veut remporter une victoire temporaire sur ses opposants si le prix à payer consiste à faire reposer ses arguments sur de fausses données. Mais il a également une incidence sur le domaine dans son ensemble. Puisque chaque étude menée jusqu'à présent sur les jugements intuitifs indique que s'y trouve une part non négligeable d'effet de l'expérimentateur, les intuitions incontrôlées des linguistes doivent être considérées avec de sérieux doutes. Si ces intuitions sont supposées représenter seulement l'idiolecte du linguiste, alors la valeur de ses analyses repose sur des fondations très incertaines. Il doit les soumettre à d'autres études expérimentales pour qu'on puisse tester la cohérence de ses jugements; mais même si c'est possible maintenant, ce ne le sera pas après sa mort. Dans la mesure où les articles sur la syntaxe abstraite reposent souvent sur les découvertes de plusieurs autres linguistes, l'entreprise entière semble être en cause, et je ne vois pas comment les futures générations de linguistes pourront les utiliser.

La solution au problème établi précédemment semble suffisamment claire. Nous devons (1) reconnaître l'effet de l'expérimentateur, et (2) revenir à la notion originale de travail sur les cas évidents. Nous pourrions alors faire reposer notre travail sur trois principes opératoires offrant une base assez solide pour l'exploration continue des jugements grammaticaux:

I LE PRINCIPE DE CONSENSUS : *s'il n'y a aucune raison de penser autrement, on suppose que les jugements d'un locuteur natif sont caractéristiques de l'ensemble des locuteurs de la langue.*

II LE PRINCIPE DE L'EXPÉRIMENTATEUR : *s'il y a un quelconque désaccord sur les jugements introspectifs, les jugements de ceux qui sont familiers avec les problèmes théoriques ne devraient pas être retenus comme preuves.*

III LE PRINCIPE DES CAS ÉVIDENTS : *les jugements contestés devraient être renforcés par la présence d'au moins un pattern cohérent dans la communauté de locuteurs ou être abandonnés.*

Si des jugements divergents sont censés représenter des dialectes différents, une recherche suffisante dans chaque dialecte doit être menée pour démontrer que chaque jugement est un cas évident au sein de ce dialecte.

En accord avec la discussion de la première partie de cet article, nous procéderons normalement selon le principe I. Ceci peut être fait à l'aide de nos propres jugements introspectifs, ou à l'aide de ceux de quelqu'un d'autre, suivant le principe 2. La formulation de ce principe exclut tous ceux qui partagent avec le chercheur une connaissance quelconque de la portée théorique des jugements. Les réactions des étudiants de ces linguistes sont particulièrement suspectes, que ce problème particulier ait ou non été discuté avec eux; ils sont sous l'influence du professeur de multiples façons, comme le prouvent les thèses publiées dans tout département de linguistique.

Mais que se passera-t-il si un conflit éclate dans une réunion, et que quelqu'un entre violemment en désaccord avec le chercheur à propos de ses jugements de grammaticalité ? Il n'y a aucune raison pour que le chercheur considère un autre jugement comme supérieur au sien; mais à partir de ce moment, les propres jugements du locuteur sur ces problèmes doivent être considérés comme pollués, et si ces données doivent être utilisées à nouveau, le chercheur se doit de déterminer si elles représentent des cas évidents ou non. Les propres réactions du chercheur peuvent servir de guide pour la recherche, mais elles ne peuvent pas être considérées comme une preuve en vue d'établir un cas évident.

Le Principe III offre alors deux chemins différents. Les exemples contestés peuvent être abandonnés et des cas évidents peuvent être recherchés en vue d'appuyer l'argument. Ou bien les canons du travail scientifique peuvent être utilisés pour explorer la variation trouvée. Un cas évident ne signifie pas nécessairement qu'il faille être d'accord à 100% avec la position du chercheur: cela veut seulement dire qu'un *pattern* cohérent de jugements ou de comportements appuyant la réaction initiale du chercheur se retrouve également chez d'autres locuteurs, ce qui permet d'établir que les exemples contestés ne sont plus qu'un effet idiosyncrasique ou erratique résultant des recherches théoriques. On peut identifier deux *patterns* différents, et alors deux cas évidents existent; ou, plus généralement, un cas évident et une large frange de réponses individuelles excentriques (voir note de bas de page 15).

Il n'y a aucune raison de confiner la notion de "cas évident" aux jugements catégoriques. Il est tout aussi possible de trouver un gradient cohérent, où les locuteurs sont incertains ou intermédiaires dans leurs réponses, tout en étant cohérents, et en étant capables de différencier de manière cohérente sur ce gradient une phrase d'une autre. On peut facilement voir le parallèle entre de tels gradients introspectifs (les "squishes" de Ross - 1972, 1973) et les lois variables utilisées pour décrire le comportement linguistique. La différence principale vient de ce que ces dernières reposent sur une preuve objective tandis que les gradients introspectifs ne peuvent être vérifiés objectivement: c'est pour pallier cette situation que le Principe III a été conçu.

Les trois principes ne sont pas les mêmes que ceux qui auraient été utilisés dans n'importe quel travail scientifique ou universitaire. Le Principe I reconnaît clairement la caractéristique spécifique de la langue : sa généralité et son caractère obligatoire. Mais quand la généralité nous fait défaut, nous ne sommes pas pour autant dispensés de prendre les mêmes précautions que les autres chercheurs pour éviter de biaiser les résultats dans un sens qui nous serait favorable.

Précédemment je me suis attaché à désigner les jugements introspectifs comme une partie des fondations empiriques partielles de la linguistique. Dans la mesure où la communauté des locuteurs est homogène, il y a des raisons de croire que des preuves solides peuvent être recueillies grâce à ces jugements. Mais dans notre étude sur les fondations empiriques d'une théorie du changement linguistique (Weinreich, Labov et Herzog 1968), nous affirmions que l'hypothèse de l'homogénéité ne pouvait pas nous mener très loin. En description synchronique, elle peut aller un peu plus loin; cela reste à voir. Mais nous n'avons pas encore considéré l'ensemble des preuves les plus préjudiciables à la faiblesse des données intuitives; elles surgissent chaque fois que nous comparons les jugements intuitifs au véritable usage de la langue dans la vie de tous les jours.

### 2.3 Contradictions entre les jugements introspectifs et le comportement

Ce n'est pas un fait nouveau de dire que les gens affirment une chose et en font une autre. Dans nos recherches sociolinguistiques, nous n'avons pas été surpris de découvrir que les personnes qui affirment ne pas dire "ain't", ni laisser tomber les *g*, ni prononcer de manière plus aiguë les /a/ brefs, les utilisent en fait dans la demi-heure qui suit en discours non-surveillé. Il était un peu étonnant de découvrir des individus affirmant qu'ils n'utilisaient pas le présent historique<sup>33</sup>, ou le passif *got* ou le *you know*<sup>34</sup>, alors qu'en fait il apparaît que tout le monde utilise ces formes. La première observation à en tirer est évidente : si une forme est socialement stigmatisée, les locuteurs diront l'utiliser moins fréquemment qu'ils ne le font en réalité. Un autre principe est moins évident, mais met plus fortement en cause la validité de tels jugements : ceux qui utilisent le plus une variante marquée dans leur vernaculaire seront les plus prompts à la stigmatiser dans la parole d'autrui<sup>35</sup>.

Dans ces cas, l'écart entre l'attitude et le comportement est tellement régulier qu'on peut l'utiliser pour faire des inférences à propos de la sécurité linguistique de l'individu et des processus généraux du changement linguistique. On peut donc utiliser les différences entre ce que dit l'individu à propos de son comportement et le comportement lui-même pour différencier le rôle du sexe ou de la position sociale dans le changement linguistique (Labov, 1966, Trudgill, 1972), voire pour développer un index d'insécurité linguistique en observant les différences entre ce que les personnes disent et ce qu'elles disent être correct.

Mais la grande majorité des règles linguistiques sur lesquelles portent nos recherches ne sont pas marquées socialement. Les dialectes à quantificateurs ne semblent pas avoir une portée sociale profonde, pas plus que le mouvement de *chaque* ou l'utilisation dans un sens positif de *anymore*<sup>36</sup>. Nous aurions pu donc

---

<sup>33</sup> Selon les observations faites par Nessa Wolfson dans son étude en cours du présent historique

<sup>34</sup> Selon les observations de Teresa Labov dans ses recherches en cours sur l'interaction conversationnelle à Philadelphie ; alors que beaucoup de gens croient qu'ils n'utilisent pas le parenthétique *you know* (tu sais/vous savez), il est apparu régulièrement dans le discours de tous les locuteurs que l'on a observés jusqu'à présent.

<sup>35</sup> Voir le cas de Mollie S. dans Labov 1966, 471.

<sup>36</sup> De temps à autre, certains locuteurs estiment qu'*anymore* est stigmatisé, mais ils sont idiosyncrasiques à cet égard. Lors d'une discussion avec une classe de collégiens au Kansas, il est apparu qu'un étudiant avait eu toute sa vie une conception semblable, que les autres ont trouvé très surprenante. Nous avons des enregistrements de doyens et de ministres utilisant le positif *anymore* de manière relativement libre. Il s'agit d'un usage inconscient pour la plupart des locuteurs du midwest. Nous avons demandé à la secrétaire d'une agence de location de voitures à Cleveland de nous indiquer si les personnes des environs disent "We go to the movie a lot anymore", elle a répondu : "No, they say they go to the show". Par ailleurs, on trouve un certain nombre d'individus de la classe moyenne pour qui ce terme est vaguement non standard, et qui disent ne pas l'utiliser. Il serait donc exagéré d'affirmer qu'il n'y a pas du tout de marquage social du *anymore* positif : une

espérer que les jugements introspectifs obtenus par les chercheurs correspondent dans ces cas relativement bien aux grammaires utilisées par les locuteurs lorsqu'ils produisent et interprètent les phrases.

Nous avons donc été relativement surpris de trouver un grand nombre de cas où les sujets utilisaient des structures syntaxiques dans les formes les plus naturelles de l'interaction, après que leur introspection la plus consciencieuse avait montré que l'utilisation de ces formes était impossible pour eux. Ces résultats étaient pourtant prévisibles compte tenu des résultats expérimentaux obtenus précédemment sur les dialectes à quantificateurs. Quand les sujets réagissaient à la figure 1, ils ne parlaient pas de la relation du quantificateur *all* (tous), en utilisant la négation; un ou deux ont même répondu " vrai " à la question. Mais quand on leur montrait l'étrange rectangle qui était presque un triangle, ils répondaient " Ah ! Faux, bien sûr ! ". C'est donc qu'ils utilisaient l'interprétation NEG-V de la phrase (9) très naturellement, même si la plupart d'entre eux avaient dit auparavant qu'ils ne pourraient pas utiliser cette interprétation en réponse à des questions directes à propos de phrases isolées.

Le dispositif expérimental peut toujours être considéré comme un contexte d'un genre particulier qui appelle un genre particulier de comportement linguistique. C'est l'utilisation d'une forme syntaxique dans la conversation ordinaire qui donne la preuve la plus marquante de la grammaire qu'utilisent les locuteurs<sup>37</sup>. Nos résultats les plus convaincants proviennent d'un autre *pattern* de quantificateur, le dialecte avec *anymore* positif.

Dans notre étude de la communauté linguistique de Philadelphie<sup>38</sup>, nous avons relevé plusieurs centaines d'exemples de l'utilisation de *anymore* dans la conversation spontanée. La référence temporelle est toujours [ neg, passé ], c'est-à-dire que la condition décrite était fautive dans un moment d'un passé indéterminé et est devenue vraie actuellement. Dans la vaste majorité des cas, l'*anymore* positif est conditionné par l'environnement plus large d'un acte de parole particulier : on le trouve dans l'expression des plaintes<sup>39</sup>. Il est utilisé librement dans tous les secteurs de la communauté blanche, mais pas par les membres de la communauté noire<sup>40</sup>. Dans tous ces cas, et dans toutes nos observations sur la communauté du grand Midland, nous n'avons pas trouvé de preuve d'un stigmate social.

Cependant nous avons maintenant suffisamment de preuves concernant la valeur des introspections sur l'emploi d'*anymore*, pour montrer qu'elles n'ont qu'une faible relation avec ce que les locuteurs disent effectivement. Depuis 1972, nous avons recueilli 12 témoignages de locuteurs qui utilisaient l'*anymore* positif fréquemment mais affirmaient dans leur jugement introspectif ne jamais l'employer.

---

fois qu'il est détecté comme étant une forme régionale, il peut être rejeté comme pas tout-à-fait standard.

<sup>37</sup> Le concept sous-jacent ici est que le langage est un instrument de communication sociale, et que la grammaire est modelée et contrôlée par le fonctionnement du langage lors de l'interaction journalière. Si ce concept de validité est accepté, il pose un problème considérable pour les travailleurs de terrain : ils veulent observer la manière dont les gens utilisent le langage quand ils ne sont pas observés, ce qui ramène les chercheurs au paradoxe de l'observateur (Labov, 1972a : 209)

<sup>38</sup> La recherche en cours sur la variation et le changement linguistique a obtenu le soutien financier de la National Science Foundation (subvention no GS-36282X).

<sup>39</sup> Environ 90% des cas que nous avons observés peuvent être classés comme étant des plaintes. Le travail récent de Hindle (1974) sur *anymore* montre qu'un grand pourcentage d'interprétations justes vient de phrases exprimant une plainte (Service is bad anymore) par opposition à des phrases exprimant un simple constat (Mary goes to high school anymore). Dans une recherche plus récente, 100% des interprétations étaient sémantiquement justes dans la première phrase contre seulement 75% pour la seconde.

<sup>40</sup> Nous avons entendu beaucoup de témoignages selon lesquels les Noirs utilisent *anymore*, mais jusqu'à présent, nous n'avons qu'un seul enregistrement valable d'un tel emploi.

Devant une phrase telle que *John is smoking a lot anymore*, ils disaient ne jamais l'avoir entendue auparavant, ne la reconnaissaient pas comme de l'anglais, pensaient que cela pouvait vouloir dire " ne pas fumer " et montraient les mêmes signes de perplexité que les locuteurs du nord, qui eux ne connaissent pas cet emploi, car ils sont en dehors de la zone dialectale concernée<sup>41</sup>. Cela décrit également la réaction de Jack Greenberg, un constructeur de 58 ans élevé à Philadelphie Ouest. Ses réactions introspectives étaient si convaincantes que nous nous sommes sentis obligés de les accepter d'abord comme des descriptions valides de sa grammaire. Cependant, deux semaines plus tard, on l'a entendu dire à un plombier " Do you know what's a lousy show anymore ? Johnny Carson " <sup>42</sup> (Tu sais ce que c'est qu'une émission minable ces jours-ci ? Johnny Carson).

Durant ces trois dernières années, beaucoup d'étudiants en linguistique ont étudié les environs de Philadelphie. Tous ont eu l'expérience de réfutations éclatantes de la validité du jugement introspectif.

L'observation suivante est typique de ces contradictions entre les jugements introspectifs et le comportement. Une femme de 42 ans d'origine irlandaise ne parvenait pas à décider comment interpréter *John smokes a lot anymore* ou *Harry likes music anymore*. Quand on lui a demandé le sens de *anymore* dans ces phrases, elle a dit : " Je n'ai jamais entendu cette expression ". Mais presque à la fin de l'interview, qui était enregistrée, elle a dit " Anymore, I hate to go to town anymore " (ces jours-ci, je déteste aller en ville ces jours-ci) et aussi " Well, anymore, I don't think there is any proper way 'cause there's so many dialects " (et bien, ces jours-ci, je ne pense pas qu'il y ait de manière particulière, parce qu'il y a tellement de dialectes).<sup>43</sup>

À chaque fois que nous avons eu l'occasion de maintenir un contact continu avec un habitant blanc de Philadelphie, nous avons observé qu'il utilisait le positif *anymore* quand le contexte favorable apparaissait<sup>44</sup>. À partir de ce corpus de données en croissance constante, la conclusion qui s'impose à propos des jugements de 20% des sujets de Philadelphie dont les introspections ne reconnaissent pas l'utilisation d'*anymore* est que ces jugements n'ont aucune relation directe avec la grammaire qui gouverne leur discours. Ce fait a pour conséquence embarrassante de permettre au chercheur d'en savoir plus à propos de la grammaire d'un locuteur que celui-ci n'en connaît lui-même.

...

mais [...] les linguistes peuvent uniquement juger de la validité de ces jugements par comparaison avec des observations et des expériences qui contournent les réflexions conscientes à leur sujet.

...

[Puis, en examinant les « contradictions phonologiques » dans le même esprit, l'auteur conclut :] Il faut en appeler à un quatrième principe, un *Principe de validité* :

IV. Principe de validité : *Quand l'utilisation du langage se montre plus cohérente que les jugements introspectifs, une description valide du langage tiendra compte de l'usage plutôt que de l'introspection.*

...

---

<sup>41</sup> Voir Labov 1972c pour des résultats concernant la confusion tenace des locuteurs qui n'utilisent pas *anymore* dans un sens dialectal, et qui retournent à la fausse interprétation de " still " même après avoir été exposé au moins une fois à l'interprétation dialectale de " anymore ".

<sup>42</sup> Je dois cette observation à Teresa Labov.

<sup>43</sup> Observation de Barbara Freed, qui menait l'entretien.

<sup>44</sup> La mère d'un des membres (J. Weiner) de notre équipe de recherche niait le fait d'utiliser *anymore*, bien qu'on l'ait entendue l'employer à plusieurs reprises. Mais après plusieurs mois d'observation, elle a rapporté que son père n'utilisait jamais le positif *anymore*. On a par la suite observé qu'il se plaignait rarement. Peu de temps après cette observation, cette dame nous a indiqué que son père (un bijoutier) était considérablement contrarié par le prix de l'or. C'est alors qu'il a dit : " I get as much for it on scrap as they want to pay for it anymore ".



## Références bibliographiques

- Bach, Emmon, and Robert Harms (eds.). 1968. *Universals in linguistic theory*. New York: Holt.
- Baker, C. L. 1970. Notes on the description of English questions - the role of an abstract question morpheme. *Foundations of Language* 6.
- Baltin, Mark. To appear. Quantifier-negative interaction. *New ways of analyzing variation in English*, ed. by R. Shuy and R. Fasold.
- Bever, T. G., and D. T. Langendoen. 1971 A dynamic model of the evolution of language. *Linguistic Inquiry* 2.433-64.
- Bloch, Bernard. 1941. Phonemic overlapping. *American Speech* 16.278-84.
- , 1948. A set of postulates for phonemic analysis. *Language* 24.3-46.
- Bloomfield, Leonard. 1926. A set of postulates for the science of language. *Language* 2.153-64.
- , 1927. Literate and illiterate speech. *American Speech* 2.432-9. 1933. *Language*. New York: Holt.
- , 1935. The stressed vowels of American English. *Language* 11.97-115. 1962. *The Menomini language*. New Haven: Yale University Press.
- , 1927. On recent work in general linguistics. *Modern Philology* 25.211-30.
- Carden, Guy. 1970. A note on conflicting idiolects. *Linguistic Inquiry* 1.281-90.
- , 1973a. Dialect variation and abstract syntax. *Some new directions in linguistics*, ed. by R. W. Shuy. Washington: Georgetown University Press.
- , 1973b. *English quantifiers: Logical structure and linguistic variation*. Tokyo: Taishukan.
- , 1973c. Disambiguation, favored readings, and variable rules. *New ways of analyzing variation in English*, ed. by C.-J. N. Bailey and R. W. Shuy. Washington: Georgetown University Press.
- , 1975. *Data for syntax and semantics: Replication results*. Mimeographed.
- Cedergren, Henrietta, and David Sankoff. 1974. Variable rules: Performance as a statistical reflection of competence. *I-language* 50.333-55.
- Chomsky, Noam. 1957. *Syntactic structures*. The Hague - Mouton.
- , 1961. Some methodological remarks on generative grammar. *Word* 17.219-39.A
- , 1964. The logical basis of linguistic theory. *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, ed. by H. Lunt, 914-1008. The Hague: Mouton.
- , 1970. Remarks on nominalizations. *Readings in transformational grammar*, ed. by P. Rosenbaum and R. Jacobs. Waltham, Mass.: Ginn.
- , 1972. Empirical issues in the theory of transformational grammar. *Goals of linguistic theory*, ed. by S. Peters. Englewood Cliffs - Prentice Hall.
- , 1973. Conditions on transformations. *A festschrift for Morris Halle*, ed. by S. Anderson and P. Kiparsky, 232-86. New York. Holt.
- Cofer, Thomas M. 1972. *Linguistic variability in a Philadelphia speech community*. Unpublished Ph. D. dissertation, University of Pennsylvania.
- Elliott, Dale, Stanley Legum and Sandra Thompson. 1969. Syntactic variation as linguistic data, 5th Meeting Chicago Linguistic Society, 52-59.
- Fasold, Ralph. 1972. *Tense marking in Black English*. Arlington: Center for Applied Linguistics.
- Flanagan, James L. 1955. A difference limen for vowel formant frequency. *Journal of the Acoustical Society of America* 27.
- Gee, James P. 1974. 'Get passive': On some constructions with 'get'. Mimeographed.
- Greenbaum, S. 1973. Informant elicitation of data on syntactic variation. *Lingua* 31.201-12.
- , and Randolph Quirk. 1970. *Elicitation experiments in English*. London: Longmans.
- Greenberg, Joseph IL 1963. *Universals of language*. Cambridge: MIT Press.
- Grinder, John, and Paul Postal. 1971. Missing antecedents. *Linguistic Inquiry* 2.209312.
- Guy, Gregory R. 1974. Variation in the group and the individual: The case of final stop deletion. *Pennsylvania Working Papers on Linguistic Change and Variation* 11, No. 4. Philadelphia: University of Pennsylvania.
- Harris, Zellig. 195 1. *Structural linguistics*. Chicago: University of Chicago Press.

- Hasegawa, Kinsuke. 1968. The passive construction in English. *Language* 44.230-43.
- Heringer, James T. 1970. Research on quantifier-negative idiolects. *Papers from the Sixth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 287-96.
- Hill, Archibald. 1961. Grammaticality. *Word* 17.1-10. <4
- Hindle, Donald. 1974. Syntactic variation in Philadelphia: Positive anymore. *Pennsylvania Working Papers on Linguistic Change and Variation II*, No. 5. Philadelphia: University of Pennsylvania.
- Hockett, Charles F. 1948. Implications of Bloomfield's Algonquian studies. *Language* 24.117-31.
- , 1958. *A course in modern linguistics*. New York: Macmillan.
- (ed.), 1970. *A Leonard Bloomfield anthology*. Bloomington: Indiana University Press.
- Keenan, Edward. 1972. On semantically based grammar. *Linguistic Inquiry* 3.
- Kuhn, Thomas S. 1962. *The structure of scientific revolutions*. Chicago: University of Chicago Press.
- Kurath, H. 1939. *Handbook of the linguistic atlas of New England*. Providence\* ACLS.
- Labov, William. 1966. *The social stratification of English in New York City*. Washington: Center for Applied Linguistics.
- , 1967. Some sources of reading problems for Negro speakers of non-standard English. *New directions in elementary English*, ed. by A. Frazier, 140-67. Champaign, Ill.: National Council of Teachers of English.
- , 1971a. Methodology. *A survey of linguistic science*, ed. by W. Dingwall, 412-97. College Park: University of Maryland Linguistics Program.
- , 1971b. Some Principles of linguisti methodology. *Language in Society* 1.97-120.
- , 1972a. *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia. University of Pennsylvania Press
- , 1972b. *Language in the inner city*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press
- , 1972c. Where do grammars stop? *Georgetown Monograph on Languages and Linguistics*, ed. by R. Shuy, 43-89.
- , 1972d. For an end to the uncontrolled use of linguistic intuitions. Paper presented at the Linguistic Society of America meeting, Atlanta.
- , 1974. Linguistic change as a form of communication. *Human communication: Theoretical explorations*, ed. by A. Silverstein. Lawrence Erlbaum Associates.
- , 1975. The quantitative study of linguistic structure. *Proceedings of the Second International Conference of Nordic and General Linguistics*, ed. by Karl-Hampus Dahlstedt. Umea.
- , Paul Cohen, and Clarence Robins. 1965. *A preliminary study of the structure of English used by Negro and Puerto Rican speakers in New York City*. Cooperative Research Project No. 3091. Washington: Office of Education.
- , -, and John Lewis. 1968. *A study of the non-standard English of Negro and Puerto Rican speakers in New York City*. Philadelphia: U.S. Regional Survey,
- , Malcah Yaeger, and Richard Steiner. 1972. *A quantitative study of sound change in progress*. Philadelphia: U.S. Regional Survey.
- Lakoff, G. 1973. Fuzzy grammar and the performance/competence terminology game, Meeting, Chicago Linguistic Society, 271-91.
- Lakoff, R. 1971. Passive resistance. *Papers from the 7th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 149-62.
- Langendoen, D. Terence. 1970. *Essentials of English grammar*. New York, 1-101.
- Lavandera, Beatriz R. 1975. Buenos Aires Spanish: Tense variation in *si*-clauses. *Pennsylvania Working Papers on Linguistic Change and Variation*, 1, No. 4. Philadelphia: University of Pennsylvania.
- , To appear. A sociolinguistic investigation of syntactic variables in Buenos Aires. The use of the conditional in *si*-clauses.
- Legum, Stanley. 1975. *While-clauses in English*. Unpublished Ph. D. dissertation, University of Texas at Austin.
- , Dale E. Elliott and Sandra A. Thompson. 1974. *Considerations in the analysis of syntactic variation*. Mimeographed.
- Lehiste, Ilse. 1970. Grammatical variability and the difference between native and non-native speakers. *Working Papers in Linguistics* 4, 85-94. Columbus: Ohio State University Computer and Information Science Center,

- Lindblom, Björn E. F. 1972. Phonetics and the description of language. Proceedings of the Seventh International Congress of Phonetic Sciences, ed. by A. Rigault and R. Charbonneau, 63-97. The Hague : Mouton.
- Nunberg, Geoffrey. 1974. A falsely reported merger in eighteenth century English. *Pennsylvania Working Papers on Linguistic Change and Variation*, 1, No. 2. Philadelphia. University of Pennsylvania.
- Perlmutter, D., and J. Oreznik. 1973. Language-particular rules and explanation in syntax. A festschrift for Morris Halle, ed. by S. Anderson and P. Kiparsky, 419-59. New York: Holt.
- Phillips, Derek L. 1975. Paradigms and incommensurability. *Theory and Society* 2.37-62.
- Postal, Paul. 1968. Cross-over constraints. Paper presented at the Winter 1968 meeting of the Linguistic Society of America, New York.
- Quirk, Randolph, and J. Svartvik. 1966. Investigating linguistic acceptability. The Hague: Mouton.
- Rickford, John R. To appear. Towards a coherent linguistic practice - the case of B.E. *bin*. Proceedings of the Second Annual Conference of New Ways of Analyzing Variation.
- Rosenthal, Robert. 1966. Experimenter effects in behavioral research. New York: Irvington.
- Ross, John R. 1972. Endstation Hauptwort: The category squish. Papers from the Eight Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society, 310-28.
- , 1973. A fake NP squish. *New ways of analyzing variation in English*, ed. by C.-J. Bailey and R. Sliuy. Washington: Georgetown University Press.
- Sankoff, David, and Pascale Rousseau. 1973. A method for assessing variable rule and implicational scale analyses of linguistic variation. Paper presented at International Conference on Computers in the Humanities, Minneapolis, July 1973.
- Sankoff, Gillian. 1973. Above and beyond phonology in variable rules. *New ways of analyzing variation in English*, ed. by C.-J. Bailey and R. Shuy, 44-61. Washington - Georgetown University Press.
- , 1975. The origins of syntax in discourse: Some evidence from Tok Pisin. Paper presented at the International Conference on Pidgins and Creoles, Honolulu.
- Shuy, Roger W., Walter A. Wolfram and William K. Riley, 1968. Field techniques in an urban language study. Washington: *Center for Applied Linguistics*.
- Sledd, James 1-1. 1966.13reaking, umlaut and the Southern drawl. *Language* 42.18-41.
- Spencer, Nancy J. 1973. Differences between linguists and non-linguists in intuitions of grammaticality-acceptability. *Journal of Psycholinguistic Research* 2.83-98.
- Trager, George L. 1930. The pronunciation of 'short a' in American Standard English. *American Speech* 5.396-400.
- and Henry Lee Smith, Jr. 1957. *An outline of English structure*. Washington: ACLS.
- Trudgill, P. J. 1972. Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English. *Language in Society* 1.179-96.
- Wald, Benji V. 1973. Variation in the system of tense markers of Mombasa Swahili. Unpublished dissertation, Columbia University.
- Wedge, George, and Frances Ingemann. 1970. Tag questions, syntactic variables, and grammaticality. *Papers from the Fifth Kansas Linguistics Conference*, 166-203.
- Weinreich, Uriel, William Labov and Marvin 1-lerzog. 1968. Empirical foundations for a theory of language change. *Directions for historical linguistics*, ed. by W. Lehmann and Y. Malkiel, 97-195. Austin: University of Texas Press.
- Wolfram, Walt. 1969. A sociolinguistic description of Detroit Negro speech. Washington: Center for Applied Linguistics.